

CELLE QUI DORT

BERNARD FOGLINO



CELLE QUI DORT

roman



BUCHET ❁ CHASTEL

© Libella, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-283-02659-5

« Écrire des romans n'est pas de tout repos. »
François Mauriac, *Le Romancier*
et ses personnages

*Une pensée pour le port de Gênes,
ta splendide chaotique, une aube de juin.*

Un

Or donc...

– C'est à quel nom?

– Belle. Pour Belle, croassa la voix.

Pascal Cheval leva les yeux du bouquin qu'il s'apprêtait à dédicacer. Il rattrapa du coin des lèvres un sourire standard qui partait en capilotade. Non, ce n'était pas un petit garçon qui se tenait en tête de la file. C'était un nain, un nain avec une tête démesurée et un front comme une falaise. Surmonté d'une crinière rousse.

La tête monstrueuse semblait posée de l'autre côté de la table. Elle le toisait d'un air sarcastique et mauvais.

– Belle?

– C'est ce que je vous ai dit. Vous n'avez qu'à écrire : « Pour Belle. Amicalement. » Ou : « À ma fidèle lectrice. » Parce qu'elle

a tous vos bouquins. Et n'oubliez pas la signature, c'est important la signature, il faut que ça vienne de vous.

– Je vois, marmonna Cheval en se penchant sur le livre.

Il rédigea les quelques mots habituels, tendit le bouquin au bonhomme, pria pour qu'il disparaisse au plus vite. L'autre le prit, lut d'un air soupçonneux. Cheval regardait ses pieds. À quoi la femme d'une créature pareille pouvait-elle ressembler? Il bougea sur sa chaise, adressa un sourire crispé à celle qui attendait son tour.

– Je reviendrai demain.

– Mais si vous voulez, ce sera avec plaisir.

– Ne vous fatiguez pas, Della Torre, je sais très bien ce que vous pensez. Au fait, je m'appelle Walter.

Cheval le regarda s'éloigner. Une mauvaise plaisanterie de la nature. Ce que son corps n'avait pas gagné en hauteur, il l'avait pris en largeur. Un cou d'animal probablement disparu et certainement monstrueux, un torse de bonbonne d'où dévalaient des plissements hercyniens de graisse mal contenus dans une chemise de bûcheron.

Et puis... Mais aussi... Il roulait des hanches, un balancement, qui donnait quelque chose d'écœurant et d'hypnotique à sa démarche. Cheval chassa ces pensées, accueillit avec un enthousiasme neuf la petite dame rougissante, qui, fidèle admiratrice, ne manquait jamais son dernier roman, elle les avait tous lus, et même les relisait, et ces trois-là étaient pour sa belle-fille, dentiste à Montélimar.

Il signa encore une volée d'ouvrages, jetant parfois un coup d'œil entre les piles de livres. Puis les visiteurs se firent plus rares. Le Salon du Livre de Sournais était un des plus déprimants qu'il ait fréquentés. L'événement culturel du département avait lieu dans un ancien comptoir désaffecté et mal chauffé de la Banque de France, pompeux et sévère cube de pierre soutenu par des cariatides aveugles. On avait laissé aux fenêtres du bâtiment d'énormes barreaux de fer qui donnaient à Cheval l'impression d'être pensionnaire d'un asile pour fous dangereux. Un public clairsemé y errait, sous le regard vitreux de la centaine d'auteurs invités. Sournais faisait partie des

manifestations que les auteurs confirmés écartent avec une ferme gentillesse. Agathe, son attachée de presse, lui avait suggéré de s'y rendre. Cheval avait ronchonné. Il gardait un mauvais souvenir de son précédent voyage, quelques années plus tôt. Elle avait insisté. Une question de courtoisie. L'écrivain avait été choisi comme président du jury du Prix du Roman du pays surnoisien. Oui, oui, elle ferait son possible pour le rejoindre. En bouclant sa valise, il avait été saisi d'une appréhension diffuse.

Le coin n'avait pas plus changé que change une pelle rouillée abandonnée dans une remise lorsqu'on la retrouve quelques saisons plus tard, seulement un peu plus rouillée. La ville était une longue meurtrissure nichée dans un écrin de forêts humides et pourrissantes. Soigneusement bombardée, rasée, éventrée par toutes les guerres qui ne manquaient pas de passer par ce coin de l'Est, elle achevait de se décomposer dans le souvenir d'une industrie lourde dont les reliques démantibulées s'enfonçaient dans la végétation comme autant de

Titanic industriels. Plusieurs kilomètres séparaient la gare du centre, triangulé par une mairie fille de l'urbanisme pragmatique des années soixante, une église en métal et un monument aux morts sur les flancs duquel on refusait du monde. La pluie avait rendu glissante la petite route qui descendait de la colline. Elle serpentait entre des ravins obscurs, d'où surgissaient des sapins gigantesques et oppressants. Des silhouettes noires, plantées dans les virages, égayaient le parcours en rappelant que quelqu'un s'était tué ici. Les forêts couraient jusqu'en Allemagne, abritant des lacs silencieux. L'office du tourisme se donnait du mal. Faune protégée, nature inviolée et pistes cyclables. Cheval voulait bien y croire. Phalanges blanchies sur le volant de la voiture de location, il aurait volontiers cru n'importe quoi pour retrouver la tiédeur de son appartement parisien.

Son train repartait le lendemain, vers dix-sept heures.

La fenêtre devant laquelle il balançait sa chaise laissait passer un filet aigre. Il se rendit compte qu'il cherchait le nain du

regard. Celui-ci avait disparu. Mais il avait laissé quelque chose d'infime dans l'atmosphère, sur lequel Cheval... Comme un ticket de consigne.

– Ils sont partis se promener chez Leader Price, dit l'homme assis à côté de lui.

– Pardon ?

– Oui. Le samedi après-midi, ils filent chez Leader Price faire les courses.

C'était un type âgé, chauve, au crâne oblong. Un crin dur lui sortait des oreilles, formant des gerbes couleur cendre. Cheval se dit qu'il aurait fait un excellent figurant de théâtre, un hallebardier neurasthénique dans un château mal chauffé des *Rois maudits*.

– Ça parle de quoi, votre bouquin ? lui demanda Cheval.

– C'est une anthologie des blagues Carambar.

– Des blagues Carambar ? Les fameuses ?

– Je parie que vous ne vous êtes jamais demandé qui les écrivait.

– Non. J'avoue que non.

– Toujours pareil. Des générations de gosses se sont enfourné des Carambar

entre les dents de lait. Tout le monde les connaît, ces blagues, mais personne ne s'est jamais demandé qui les avait écrites. Je vous le dis. C'est moi. Vingt mille, au bas mot. Ce livre, dit-il en saisissant un bouquin à la couverture ornée d'un Carambar géant façon Andy Warhol, c'est une vie de travail.

Un punk coiffé d'une crête orange, percé de plus d'anneaux qu'une tringle à rideaux, passa devant eux dans un brinquebatement métallique et renifla de façon méprisante. Il s'arrêta plus loin devant une fille en manteau de cuir, jolie et troublante dans le registre anémique, qui écrivait des histoires de vampires. Cheval avait remarqué le nombre élevé de punks qui se baladaient dans le coin.

La femme du nain s'appelait Belle.

– La petite fille qui rentre de l'école et dit : « Papa, tu connais la dernière? Non? C'est moi! » Elle est de vous?

– Oui, bien sûr! 1970! Et quel est le fruit le plus féminin?

– Euh. Je donne ma langue au chat.

– L’ananas, bien sûr! Ça vous la coupe, hein?

– Ça me la coupe sérieux, même. Je ne m’attendais pas à ça.

– C’est bien ce que je vous disais.

– Et vous continuez?

– Je suis retraité. Ils ne m’ont pas remplacé. Ils vont les pêcher sur Internet, leurs calembours. Moi, je les mitonnais dans des odeurs de caramel, pas plus de deux ou trois par jour. Au moindre défaut de fabrication, poubelle. Je vous parle d’une époque où on avait le goût du travail bien fait. Une autre époque, quoi. Vous savez que le Carambar a perdu deux centimètres? Je les mesure! Mais c’est un secret, ne le dites à personne...

Cheval avait la tête lourde. Il prétextait le besoin de se dégourdir les jambes. La fille qui écrivait des bouquins de vampires lui jeta un regard auquel il manquait quelque chose. Il tourna un peu dans le salon, s’attendant à voir surgir le nain, soulagé à chaque allée qu’il empruntait de constater son absence. Walter. Quel drôle de nom. Il salua quelques confrères désœuvrés,

observa le jeu des agents qui papillonnaient autour des organisateurs pour décrocher un débat, un article dans la presse régionale à leur poulain. Il reçut un texto d'Agathe. Elle était obligée d'escorter un jeune auteur prometteur à Saint-Raphaël. Cheval éteignit son téléphone. Il trouva la buvette dans une salle attenante et glaciale, constata avec un certain fatalisme que les chopines tirées à la chaîne par un barman blême avaient bien plus de succès que les livres à côté. Il commanda un chocolat chaud, s'attirant les rires gras d'autochtones aux trognes ravagées qui parlaient de chasse au sanglier. On lui servit une bière dans un gobelet en plastique. La suivante le réchauffa un peu.

Deux

Il se réveilla en même temps que la tuyauterie de l'Hôtel du Siècle reprenait vie, témoignant d'une santé précaire, dont les symptômes apparents, tapis élimés, faïence ébréchée, n'avaient pas échappé à Cheval lorsqu'il avait posé ses valises. Une nappe de brouillard déposait une sueur glacée sur les carreaux de la fenêtre. Il aurait pu se trouver dans un vaisseau spatial qui descendait dans l'atmosphère compacte d'une planète inconnue et pas franchement hospitalière. Mais non, il était juste Pascal Cheval, écrivain, dans sa chambre à Sournois, et il redoutait déjà le contact froid et collant du linoléum sur lequel il allait bien falloir qu'il pose le pied pour que cette journée commence.

Cheval avait une cinquantaine d'années et une vingtaine de livres à son actif. Vers mars, il dépotait ses cent vingt feuillets, qui devenaient un roman en septembre. Il s'était fait une place qui lui permettait de vivre très correctement de sa plume, ce qui était déjà enviable. Il tenait des chroniques dans divers journaux. Des magazines d'aéroport, des mutuelles pour seniors, des revues de comités d'entreprise lui passaient commande. Il troussait en quarante-huit heures les petites histoires souriantes qu'on lui commandait, encaissait le chèque à réception. On l'invitait à la télévision, à la radio, on sollicitait son avis sur des sujets de société. À chaque rentrée, il faisait la tournée des salons, signait dans des librairies, entretenait son fonds de commerce de lectrices rougissantes. En janvier, le cirque était fini. Il allumait son ordinateur, finissait le Della Torre en chantier, jetait les fondations du prochain...

La soirée de gala s'était tenue dans le musée local. Des musiciens en costumes fignolaient du Boccherini sur des instruments d'époque pendant que le gratin

culturel et politique du département dégustait les spécialités culinaires locales, à base de baies sauvages et de gibier qu'on faisait descendre avec un vin forestier qui devait aussi très bien déboucher les éviers. La capacité du moindre patelin à avoir un musée stupéfiait Cheval. À Sournois, c'était le musée du lacet. La plus grande collection au monde de lacets, plus de sept mille, avec quelques pièces maîtresses ayant appartenu à Clemenceau, Julien Clerc et Lionel Jospin. Après un certain nombre de verres, le vin forestier finit par révéler une souplesse inattendue qui le conduisit à considérer la soirée avec indulgence.

Il éternua au moment où son pied touchait le sol. Il s'était enrhumé durant l'interminable voyage en train. Les organisateurs avaient réservé deux voitures pour les vecteurs culturels venus répandre littérature et poésie au fin fond des denses forêts du Sournoisien. Le convoi s'était à peine ébranlé que tout le wagon avait sorti ordinateurs et carnets. Cheval aussi avait griffonné un

moment, plus pour se conformer au mouvement que par réelle envie. Devant lui, une blonde vaporeuse mordait furieusement son crayon en croisant et décroisant des jambes qui valaient bien un manuscrit convaincant chez un éditeur dynamique. Il s'était souvenu d'un reportage animalier de la BBC, il n'y avait pas mieux que la BBC pour les reportages animaliers. Les lapins passent leur temps à ronger, parce que leurs dents ne cessent de pousser, disait un lapinologue. Des oreilles imaginaires poussèrent sur la tête de la blonde et des autres passagers. Cheval fila s'installer dans une autre voiture. Là, des gens normaux lisaient des magazines, rédigeaient des mémos sur la capacité bénéficiaire de cimenteries, ou décimaient les forces du Mal sur leurs consoles de jeux. Il s'était endormi et avait raté la correspondance pour Sournois. Il dut descendre à la gare suivante, et poireauter sur un quai glacial, devant un distributeur de boissons chaudes en panne et un panneau où s'affichaient les photomaton défraîchis de gens disparus. Il se demanda comment les familles choisissaient

les photos qu'elles communiquaient aux autorités. Tous ces évanouis fixaient avec confiance le même point imprécis au-dessus de son épaule. Visages béatifiés par la pellicule, tournés vers l'ailleurs. On se volatilisait aussi à Sournois, une jeune fille. Il y avait donc un peu de vie là-bas si on pouvait encore y disparaître.

Lorsqu'il monta dans l'express régional, le jour glissait comme s'affaisse une colline rongée de pluie. Une voiture ballante de femmes sans âge, des têtes à avoir oublié quelque chose en chemin. À l'arrêt suivant s'installa une jeune femme souple, encore jolie, un bouquet endimanché de tulipes sanguines dans une main, un cartable dans l'autre. Les passagères sortirent un peu de leur torpeur, pas beaucoup, levèrent des yeux de lamantins étonnés sur le bouquet, sur la femme, la femme qui tenait le bouquet sur ses genoux, et lisait maintenant un livre. Jusqu'à l'arrêt suivant, elles regardèrent ce bouquet qui dansa encore un instant dans la brume, fronçant les sourcils, à peine, essayant de se rappeler... Quoi, au fait?

Il descendit prendre son petit déjeuner. La salle du restaurant était aux trois quarts vide, sentait la poussière et le beurre tiède. Elle était décorée de bestioles empaillées, bois de cervidés, têtes de sangliers. Il ne faisait pas bon porter des cornes dans la région. Une horloge franc-comtoise arrêtée achevait de conférer au lieu un air de gaieté rustique.

– Thé ou café?

La serveuse, une jeune fille, jupe noire, tablier blanc, un anneau dans le nez, lui souriait.

– Café. Noir, sans sucre, s'il vous plaît.

La fille disparut vers les cuisines où mugissait un percolateur. Elle revint avec un bol mousseux qu'elle posa devant lui.

– Si vous pouviez...

– Mais bien sûr, dit-il en prenant le livre qu'elle lui tendait. À quel nom?

– Laura. Pour Laura.

Il se força à rédiger un mot, qui, à défaut d'être original, manifestait par sa longueur une certaine attention, faillit signer de son vrai nom, rattrapa sur le fil le P de Pascal et le transforma en F, Fabrice Della Torre.

Pascal Cheval était un nom... Un peu difficile? avait suggéré l'éditeur, lorsqu'il avait signé son premier contrat. Pas très vendeur. Cheval en avait convenu. Depuis l'école, on le taquinait là-dessus, même s'il s'y était fait. Et si nous disions... Fabrice Della Torre? Voilà qui a de l'allure, tombe bien sur les épaules, un nom d'écrivain, du charme, c'était lui, ça, sans discussion. Cheval s'était entraîné à signer sous ce pseudonyme. C'était venu, comme le reste.

– Vous en avez fait des choses, soupira la fille en montrant la quatrième de couverture. Moi, je ne suis jamais sortie de Sournais, ou presque. Une fois, j'ai été à Eurodisney quand même.

Il regarda sa photo, quelques années en moins, mine ébouriffée saut du lit... « Fabrice Della Torre, né en 1965, a exercé tous les métiers. Gardien de nuit, suiveur sur le Tour de France, moniteur de club de vacances, chercheur de trésor, champion de baby-foot... » Le matériau de quelques jobs de vacances monté en épingle par une attachée commerciale expérimentée, chargée de faire de la vie de Della Torre un

produit original et convaincant. Tout était plus ou moins bidon, sauf le titre de champion de baby-foot (de district). Son vrai patronyme n'apparaissait que sur les chèques et les papiers officiels. Fabrice était son second prénom, qui ménageait malgré tout un cousinage discret entre ses deux vies, celle sur laquelle il n'y avait que peu à dire et celle dont on parlait beaucoup.

Il tendit le livre à Laura, effleurant la dentelle d'un soutien-gorge plein d'optimisme. Depuis quelque temps, les jeunes femmes lui donnaient du « Monsieur », et dans la façon dont elles prononçaient ce « Monsieur » il y avait désormais autre chose que la simple déférence d'une formule toute faite.

Elle partit servir de nouveaux arrivants, certains le saluèrent, des auteurs, comme lui, qu'il retrouverait tout à l'heure. Après le dîner au musée, une petite bande déjà bien éméchée avait été se finir au Mylord's, la boîte de nuit locale. Cheval avait décliné l'invitation.

Il avala des tartines mollassones, but lentement son café, son attention errait sur

des bestioles empoussiérées saisies sur des socles de bois, des photos de chasse, guirlandes fanées de fiers-à-bras hérissés de fusils, prenant des airs devant des bêtes fraîchement occises. Laura passait avec des plateaux, dressait prestement des tables, en desservait d'autres avec des gestes sûrs. Elle lui lançait de petits sourires au passage. Alors qu'il allait partir, elle jeta un coup d'œil oblique vers les cuisines, fut sur lui en quelques pas.

– Monsieur... On peut faire une photo, s'il vous plaît? dit-elle en brandissant un téléphone portable.

– Mais, si ça vous fait plaisir. Bien sûr.

– Chouette! Vous êtes sympa! dit-elle en faisant le tour de la table.

Elle passa un bras autour de son cou, un flash l'éblouit. Il émanait de son corps un arôme discret, sage et joyeux.

– Elle n'est pas mal du tout, jugea-t-elle avec satisfaction. Vous la voulez?

Cheval se vit, un peu éberlué, niché dans le cou d'une fraîche donzelle aux cheveux blond-roux, aux bras fermes et bien dessinés. Il pensa à la galerie de portraits qui

battaient au vent, sur le quai de la gare sans nom. Se dit que, chacun dans son genre, ils avaient des têtes de disparus.

– Vous savez, un jour je partirai d’ici, chuchota-t-elle en glissant le téléphone dans la poche de son tablier.

Trois

Il retourna dans sa chambre se préparer. Une chaîne d'informations en continu diffusait ses nouvelles. Une planète, peut-être habitable, avait été découverte, à quelque six cents années-lumière de Sournois.

Il enfila un costume noir. Della Torre tranchait avec la majorité des auteurs, qui, dans l'ensemble, sont assez peu soucieux de leur apparence, estimant que la fleur d'eux-mêmes est dans leurs sacrés livres, et que soigner la tenue est sans importance, voire serait une vague marque d'insincérité. Il mettait toujours une chemise blanche, habitude retenue de son paternel. Avec une chemise blanche, tu seras à l'aise en toutes circonstances, disait ce dernier. Son père lui avait légué des formules, comme on offre un couteau suisse. De ces

choses bleuies à l'usage de la vie, qui ne prennent un éclat particulier que lorsqu'elles sont dites par quelqu'un de particulier. « Sois à ce que tu fais avec sincérité. » « Le travail, tout est travail. » Des conseils, qui traînent au fond des poches de ces manteaux encombrants, qu'un jour on juge trop petits et démodés, mais qu'on ne peut se résoudre à jeter.

Il n'alla pas jusqu'à compléter sa tenue d'une écharpe, il était écrivain, pas philosophe. Il se regarda dans la glace, caressa le bouc dont le grisonnement renforçait, lui semblait-il, la profondeur de son regard derrière les petites lunettes d'intellectuel dont il n'avait nul besoin mais qui lui allaient si bien. L'un dans l'autre, il composait un personnage acceptable. Il boucla sa valise, la laissa en garde au patron de l'hôtel, et reprit sa voiture. Un brouillard compact le saisit dès le premier virage. Il ralentit et alluma les phares. À seize heures, il saluerait tout le monde en vitesse, et adieu Sournois, il filerait prendre son train.

Il arriva au salon au moment de l'ouverture. Le libraire chargé d'approvisionner les

stands était là, et ils échangèrent quelques mots. Cheval remarqua que le père de la blague Carambar avait disparu. Sa chaise était vide, et une nouvelle série de bouquins était posée à côté des siens. Cheval en prit un. Il était intitulé *Légendes et créatures merveilleuses des forêts sournosiennes*. Au verso, une femme d'une soixantaine d'années, au visage rond et cuivré de pomme au four, lui souriait. Son corps généreux disparaissait sous plusieurs couches de cotonnades, foulards multicolores qui l'auraient rendue banale à un concert des Grateful Dead vers 1967. La serpe druidique à sa ceinture achevait les présentations. Un de ces auteurs régionaux un peu frappés que les salons de province invitent pour faire nombre. Cheval s'étonna qu'on lui ait choisi un tel voisinage. Il allait passer un bon après-midi.

– Mme Fadet, notre spécialiste des créatures fantastiques du pays, dit le libraire. Ici, vous retournez une pierre, et vous faites sortir plus de farfadets que de lapins !

– Je n’en doute pas, répondit Cheval en feuilletant l’ouvrage, rempli de coloriages d’animaux bizarres, de personnages plutôt inquiétants, de lutins plus quelconques...

Il allait le refermer lorsqu’une horde de... nains, de nains ignobles, lui sauta à la figure.

– Putain! grommela-t-il.

Le libraire leva une paupière étonnée, faillit dire quelque chose, puis replongea dans ses déballages.

Il ne pouvait pas savoir que...

Cheval avait une peur secrète des nains depuis l’enfance. Ils lui inspiraient un sentiment de malaise et de dégoût. La cousine Josette, grande bringue enthousiaste et accroche-cœurs que sa mère trouvait un peu trop court-vêtue dans ses minijupes, s’était prise d’affection pour lui. Elle le sortait deux ou trois fois par mois, au cinéma, au zoo, ce genre de sorties qu’adorent les gosses avant que ça les barbe. Un jour, ils allèrent au cirque. Elle lui acheta une glace, une glace à la vanille, et ils flânèrent dans la ménagerie en attendant la séance. Il se rappelait les impressions violentes de cet

après-midi saturé de bruits et d'odeurs, l'âcreté urticante des tilleuls en fleur. Le soleil lourd, qui lacérait la lumière sous les grands arbres, et sa main dans celle de sa cousine, un peu moite. Il tenait sa glace avec précaution, il ne l'avait pas encore touchée, ils devaient louvoyer pour se frayer un chemin sans se faire bousculer. Enfin, il put passer la langue sur les volutes qui couronnaient le cornet. La saveur douceâtre fondit dans sa bouche, se mêlant au léger parfum de sa transpiration. Alors, juste à cet instant, on le bouscula avec rudesse. Le garçon faisait sa taille, portait des culottes bouffantes et une redingote aux couleurs criardes tombant jusqu'au sol. Il se tenait à contre-jour, Cheval cligna des yeux, puis il le vit mieux... L'autre, là, mains sur les hanches, petit prince crâneur, à le dévisager. La glace tomba dans le sable. Cheval tira sur la main qui le tenait comme sur un cordon d'alarme. Devant lui, c'était un enfant, mais un enfant très vieux, difforme, qui le fixait avec dédain, méchanceté, et plus qu'il ne pouvait saisir. Et dans ce sourire qui n'avait rien de la cruauté

superficielle des enfants mais s'affirmait sans âge, dans ces yeux pesant le poids de mille amertumes, Cheval eut l'horrible certitude que la créature le palpait, comme un voleur palpe un sac, et tentait de se frayer un chemin en lui pour échanger leurs vies. Il sut alors qu'il allait finir là, prisonnier de l'enveloppe desséchée, écailleuse, d'un vieux nain. Il pourrait hurler, personne ne le reconnaîtrait, on s'écarterait de lui avec répulsion.

Le temps et la maturité avaient érodé la violence du souvenir, mais il lui en restait le parfum. Il lui suffisait de voir un nain dans la rue ou à la télévision. Revenait le bastringue de foire et les rayons du soleil, l'odeur de poussière et de tilleul, l'excitation de la foule... Et, enveloppant ce kaléidoscope de sensations, lui donnant sa cohérence, l'écœurement de la vanille envahissait ses narines jusqu'au malaise. Cheval n'avait jamais parlé de l'incident jusqu'à sa rencontre avec un neurologue lors d'un dîner. Il était conscient que sa terreur était stupide, et il en avait honte. Il se considérait comme équilibré, affichait

dans sa vie sociale les opinions d'humanisme et de compassion dont se vêtaient volontiers ceux qui évoluaient dans son milieu. Sa gêne vis-à-vis des nains aurait étonné voire déçu les amis de Della Torre. « C'est une variante de la dismorphophobie », avait souri le docteur Stack après la confession d'un Cheval suffisamment gris pour aborder son angoisse sous forme d'anecdote. Stack était le spécialiste qui s'était occupé de sa fille, quinze ans plus tôt, au moment de son grave accident. « Mais je ne pense pas que vous soyez un vrai phobique. Tout cela me semble bénin. » Stack l'avait invité, si l'expérience l'amusait, et elle pouvait être amusante pour un écrivain, à se joindre à un groupe de parole. Cheval avait accepté. Il s'était retrouvé plongé au milieu de ce qu'il décréta être une sacrée clique d'allumés. De pauvres gens, affligés de peurs paniques bien plus baroques et importantes que la sienne. Peur des ponts, terreur des réfrigérateurs, des agrafeuses, du chiffre quatre... Tout en compatissant, Cheval avait été inondé du soulagement teinté de délicieuse lâcheté et

de rapide indifférence que ressent tout patient devant plus mal loti que lui, et il avait laissé tomber le groupe à la seconde séance. Il n'y avait, selon les derniers chiffres, qu'environ cinq mille personnes de petite taille dans le pays. La probabilité d'en rencontrer une à l'improviste était infime, à condition de se tenir loin des cirques, des ménageries, des fêtes foraines. Et puis il était naturel, sain, d'avoir peur de quelque chose. Tout être humain normalement constitué nourrit au fond de lui une angoisse irraisonnée vis-à-vis d'une chose, d'une idée, d'une situation. L'absence de peur, voilà qui était hautement suspect. Les nains, ça n'allait pas chercher bien loin, Cheval aurait pu être graphophobe...

– Au fait, monsieur Della Torre. Quelqu'un vous a demandé tout à l'heure, dit le libraire avec un air de tout sauf de celui qui va vous infliger le coup de grâce. Il a dit qu'il repasserait, ajouta-t-il en éven-trant un carton d'un coup de cutter, sans bavure.

– Ah, bon. Qui donc ?

Le libraire se releva en massant ses bras.

– Il vous a demandé une signature hier. Vous devez vous en souvenir, un type pas banal. C'est ce qu'on appelle... une personne de petite taille. Vous voyez?

Quatre

Malgré l'heure matinale, la fontaine à bière reprenait du service pour un public choisi. Cheval s'accouda à l'angle du comptoir, contre un mur punaisé d'une affiche de corrida à la présence quelque peu énigmatique.

Un transistor jouait *Magical Mistery Tour* en sourdine.

Quelqu'un s'installa à côté de lui.

Il tourna la tête, et pâlit.

Posé sur son tabouret comme le plus dodu des choux à la crème culmine sur sa pièce montée, Walter le nain le toisait avec un air d'évidente satisfaction. Cheval comprit que l'infirmier s'était mis en quatre pour lui. Il portait un costume sinon bien coupé vu son contenu, du moins d'honnête qualité. Derrière l'eau de toilette dont il

avait fait un usage généreux rôdait une odeur de feuilles et de sous-bois. Le bonhomme intercepta le regard du serveur, qui, la main sur la tireuse, attendait le top départ.

– Deux fillettes, dit-il de sa voix haut perchée et stridente.

– Merci. Je ne bois pas et les organisateurs m’attendent.

– Quoi? Qu’est-ce que vous faites ici si vous ne buvez pas? C’est mon physique qui vous dérange? Je vous fais peur?

– Bien sûr que non, protesta Cheval. C’est que j’ai le jury du prix dans cinq minutes.

– Mais enfin! Je suis venu pour vous!

– D’accord, répondit Cheval, alors que le serveur posait devant lui un gobelet dégoulinant de mousse. Si c’est pour des dédicaces, je suis là cet après-midi.

Le nain s’agita sur son siège en émettant une sorte de roucoulement gracieux. Avec l’aide du tabouret, il était presque aussi grand que Cheval, à quelques centimètres près qu’il semblait vouloir disputer à son interlocuteur en trépignant et en bombant

un torse de taureau. Cheval pouvait sentir la force brute qui se dégageait de la créature. Le seul front de Walter aurait fourni un bélier convaincant pour défoncer une vitrine de bijouterie. La lueur mauvaise qui avait illuminé ses yeux la veille crépita une seconde et s'éteignit aussitôt. Cheval se tassa contre le mur, entama un monologue avec le sucrier en forme de casque de moto sur le comptoir. Il but une gorgée de bière. Le serveur jeta l'éponge. Une fille d'une maigreur extrême le remplaça. La prendre dans ses bras devait occasionner le même frisson érotique qu'étreindre une chaise de jardin, se dit Cheval. Il détourna son attention sur un carrelage qui n'en méritait pas tant. Le nain rapprocha son tabouret d'un coup de rein.

– Je ne cherche pas à vous ennuyer... Je pense bien que c'est la plaie de venir dans un bled pareil. Mais j'ai besoin de vous... Vous seul pouvez sauver Belle, chuchotait-il.

– Je vous demande pardon ?

– Elle est atteinte d'une maladie bizarre. Belle dort tout le temps.

– Votre femme... fait de la narcolepsie?

– Vous ne comprenez rien! Elle est plongée dans une sorte de coma. Pourtant sa santé est excellente. Excellente, sauf qu'elle dort tout le temps.

– Attendez... Non, je ne comprends rien à votre histoire. Elle dort tout le temps? Il faut bien, je ne sais pas, moi, qu'elle se nourrisse, non?

– C'est-à-dire... Elle se lève la nuit. Mais elle ne voit rien ni personne. Elle a un regard vitreux, effrayant. Je lui parle, mais elle n'entend pas. Et au matin, elle se rendort. Comme ces êtres victimes d'un sort.

– Les vampires?

– Je pensais plutôt à ces contes, avec des princesses, vous voyez, qui mordent dans des pommes...

Cheval regarda Walter avec la désagréable impression que le nain se foutait de lui. Soudain ce dernier se défit. Il enveloppa Cheval d'un regard minable et suppliant de vieille serviette humide. Une forme sourde de pitié s'infiltra dans l'amas de dégoût et de crainte qu'éprouvait l'écrivain pour la créature.

– Écoutez... Je suis désolé pour vous. C'est très triste. Je connais un très bon neuropsychiatre; si vous me laissez votre numéro, je vous communiquerai ses coordonnées. Mais je ne vois pas ce que je peux y faire.

– Vous? Mais la guérir, Della Torre!

Walter s'agita et posa une main sur le bras de Cheval d'un geste fébrile. Ses yeux s'étaient mis à briller.

– Belle est folle de vos bouquins. Elle les a tous lus, et plusieurs fois. Alors, pour essayer de la sortir de sa catatonie, je me suis dit... Je me suis mis à lui lire vos histoires. Vous savez, ces gens qui ont eu un grave accident... On demande à leurs proches de leur parler. Et parfois, certains se réveillent... Mais ça ne marche pas, ça ne marche pas! grommela-t-il en donnant un coup de poing sur le comptoir.

– Ça ne marche pas?

– Puisque je vous le dis! Le truc qui cloche, c'est moi. Je n'ai pas besoin d'ouvrir le bec pour faire peur aux marmots, vous avez dû le remarquer... Mais il n'y a pas que ça : ce ne sont pas mes mots. Voilà.

Les mots, ils sortent de vous, ils vous appartiennent, Della Torre. C'est de vous qu'elle a besoin.

– Et alors? dit Cheval, qui voyait grandir la conclusion en forme de mur vers lequel le nain le précipitait à tombeau ouvert.

– Alors? C'est simple. Venez chez moi. Faites la lecture à ma femme. Et réveillez-la, Della Torre.